

énervantes. Les arts doivent certainement s'adresser aux sens pour agir sur l'esprit et sur le cœur; mais c'est une raison pour n'affecter que la partie des sens la plus élevée et la plus voisine de l'âme elle-même.

D'où provient l'action si différente sur nous du son du violon et de celui de l'orgue? Pourquoi le premier excite-t-il les mouvements des passions, tandis que l'autre les calme et les apaise? C'est que, sur le violon, l'artiste fait le son directement; son doigt communique à la corde quelques-uns des battements de son cœur, quelque chose du jeu de ses nerfs. Dans l'orgue, au contraire, le tuyau sonore est immobile; l'air qui y est introduit arrive d'un lieu assez éloigné pour qu'il n'y ait aucune secousse, aucun mouvement vibratoire inégal. Le son a un caractère d'impassibilité qui contribue à mettre l'âme dans un état de recueillement et de méditation.

BEETHOVEN

NÉ EN 1770, MORT EN 1827.

La liste est longue des hommes de génie qui ont expié leur illustration par les chagrins et l'amertume de leur vie. Beethoven ne fit pas exception à cette règle assez générale, et, en racontant sa vie, j'aurai plus d'une fois à constater cette vérité d'expérience que la gloire n'est souvent qu'un deuil éclatant du bonheur.

Le grand artiste naquit à Bonn (Prusse), le 17 décembre 1770. Sa famille était originaire de Maestricht. Ainsi que Mozart, il a eu pour père un musicien. Celui-ci remplissait les fonctions de ténor à la chapelle de l'électeur de Cologne. Son grand-père avait été maître de chapelle du prince électeur à Bonn. Le premier malheur de Louis Van Beethoven fut de ne point rencontrer chez ses parents cette chaleur d'affection qui rend aisés à l'enfant les commencements de l'étude, et dont l'influence bienfaisante se fait encore sentir à l'homme mûr. Quel charmant tableau que celui du jeune Mozart au milieu des siens! Ici, la scène change: nous sommes en présence d'un fils naturellement opiniâtre et rebelle à toute direction, dont les défauts seront aggravés par les corrections qu'il reçoit d'un père brutal et adonné à la boisson. Le futur compositeur de tant d'admirables symphonies montrait à l'origine peu de dispositions pour la musique, et les rigueurs paternelles pouvaient seules le forcer à se mettre au piano. On raconte que, tandis qu'il jouait du violon, une araignée se laissait glisser du



J. VAN BEETHOVEN
(1801 Vienne.)

plafond pour venir l'entendre. La mère de Beethoven, ayant remarqué l'insecte, l'écrasa, et l'enfant en fureur brisa de colère son instrument. Ainsi se révélait, dès l'âge le plus tendre, ce tempérament que Cherubini, plus tard, caractérisait d'un mot, disant du célèbre musicien : « Il est toujours brusque. »

Ses maîtres furent d'abord son père et un certain Pfeiffer, chef d'orchestre. La famille était pauvre et ne pouvait faire les frais d'un maître de piano. Van der Eden, organiste de la cour, s'offrit à donner gratuitement des leçons au jeune Beethoven. Il triompha des répugnances de son élève et lui fit faire de rapides progrès. Le charme était rompu, l'enfant reconnaissait sa vocation et s'appliquait avec zèle à un art qui l'avait rebuté jusque-là. Il poursuivit son éducation musicale sous les auspices de Neefe, successeur de Van der Eden. Le nouveau professeur comprit de suite à qui il avait affaire, et, au lieu d'imposer à une organisation d'élite la série des exercices élémentaires, sans hésitation, il initia le précoce virtuose aux chefs-d'œuvre de Bach et de Haendel. Cette hardiesse ne se trouva pas être de la témérité. Neefe avait bien jugé. A douze ans, Beethoven déchiffrait avec une perfection étonnante le *Clavecin bien tempéré* de Jean-Sébastien Bach, et l'on sait combien sont difficiles les fugues et les préludes contenus dans ce recueil. Déjà même, et sans connaître encore aucun des principes de l'harmonie, il s'essayait à la composition dans des morceaux d'un caractère assez léger que par la suite il désavoua, trouvant ces productions de sa première jeunesse trop indignes de la haute renommée à laquelle il était parvenu. A l'âge de treize ans, il composa trois quatuors qui furent publiés depuis par Artaria.

Mozart régnait alors sur le monde musical, et Beethoven l'admirait profondément, avant de songer qu'il deviendrait un jour son émule en renommée. Cédant à son enthousiasme, il fit un voyage à Vienne au printemps de 1787, pour y voir l'auteur de tant de chefs-d'œuvre. Ce fut le comte de Waldstein, chambellan de l'empereur d'Autriche, qui lui en fournit les moyens et favorisa le séjour qu'il y fit en lui envoyant quelques sommes d'argent. Muni d'une lettre de recommandation, il fut admis en présence du maître. Celui-ci, désireux de connaître *de auditu* l'adolescent dont on lui vantait le talent, lui donna à développer un thème hérissé de difficultés. Beethoven se mit au piano, et telles furent l'originalité et la puissance avec lesquelles il travailla ce thème que Mozart, après l'avoir entendu, ne put s'empêcher de dire à ses amis : « Faites attention à ce jeune homme, vous en entendrez parler quelque jour. »

En 1792, Beethoven, qui touchait concurremment avec Neefe une pension comme organiste attaché à la chapelle de Cologne, fut envoyé à Vienne par son protecteur, l'électeur Maximilien François, frère de l'empereur Joseph, pour s'instruire dans les procédés de la composition. Fixé à Vienne, il trouva immédiatement un protecteur dévoué dans le baron

Godefroy van Swieten, directeur de la bibliothèque impériale, ami intime de Mozart et de Haydn, propagateur des œuvres de Bach et de Haendel, traducteur des poèmes anglais de la *Création* et des *Saisons*.

Le prince Lichnowski, élève de Mozart, et la princesse Christine, née comtesse de Thun, adoptèrent en quelque sorte le jeune Beethoven. Ils le firent jouir dans leur maison d'une hospitalité opulente pendant plusieurs années. Le prince fit plus encore ; il assura son existence par une somme fixe et annuelle de 600 florins.

Indépendamment des personnages que j'ai cités, Beethoven compta bientôt au nombre des amis dévoués à sa personne et à son talent, le comte Maurice-Nicolas Zmeskalle, secrétaire de l'empereur, le comte François de Brunswick, le baron Joseph de Gleichenstein, le baron Pasqualati ; quant au docteur Wegeler et à Étienne de Breuning, leur intimité avait précédé le voyage à Vienne.

De telles marques de sympathie ne purent dompter le caractère malheureux de Beethoven. A chaque instant, il mettait à l'épreuve la patience de ses amis et protecteurs par sa bizarrerie, sa mauvaise humeur, son mépris pour les convenances du monde, et, il faut le dire, par un sentiment excessif de sa valeur personnelle.

Il fut l'élève d'Haydn de 1792 à 1794 ; mais il recevait assez mal les conseils du vieux maître. Impatient de tout frein, il n'aspirait qu'à rompre avec Haydn, lorsqu'il fit la connaissance de Schenck, auteur d'un opéra-comique intitulé *le Barbier du village*, et joué avec succès en Allemagne. Il reçut de ce musicien des leçons de contre-point, en même temps qu'il allait pour la forme montrer ses cahiers à Haydn. Ferdinand Ries ajoute même dans sa notice biographique sur Beethoven, que Haydn ayant désiré que Beethoven mit sur sa première publication « *Élève de Haydn*, le jeune homme s'y serait refusé en disant qu'il n'avait rien appris de lui. » La reconnaissance paraît avoir été en toute circonstance pour cette nature indépendante un insupportable fardeau. Cependant un autre biographe affirme que Haydn, à son retour de Londres, reçut l'hommage d'une cantate composée par Beethoven et qu'il donna des encouragements au jeune musicien. Sur ce dernier point, il ne saurait y avoir un doute. Le bon Haydn a bien pu à la fin de sa carrière ne pas se soucier de diriger de nouveaux élèves ; mais il n'a jamais dû leur refuser ses encouragements. Beethoven reçut plus tard les leçons d'Albrechtsberger pour le contre-point et de Salieri pour la musique dramatique. Il eut donc en tout sept professeurs. Trois d'entre eux possédaient les secrets de la composition musicale à un degré éminent, les autres pouvaient avoir aussi du mérite.

Il importe donc de constater que Beethoven reçut l'instruction spéciale la plus étendue, la plus complète, la plus variée qu'un élève puisse recevoir, et que ses débuts furent favorisés d'une manière tout exceptionnelle.

A cette époque la haute société autrichienne se faisait gloire d'aimer la

musique et de favoriser les musiciens. Aucun milieu n'était assurément plus propice au développement d'un artiste que celui où les circonstances venaient de jeter Beethoven.

Le prince Lichnowski et le comte Rasumoffsky, ambassadeur de Russie à la cour de Vienne, réunissaient alternativement dans leur palais une petite société, composée d'artistes et d'amateurs, pour l'exécution de la musique de chambre. On y jouait les symphonies et les quatuors de Haydn et de Mozart ; ce fut là que Beethoven fit entendre ses premiers ouvrages, d'où le nom de *quatuor de Beethoven* donné à la société d'instrumentistes qui exécutait les productions du jeune maître.

Comment Beethoven apprit-il l'art de l'instrumentation ?

Il est hors de doute que les sept professeurs que j'ai mentionnés plus haut ne le laissèrent pas dans l'ignorance sur cette matière. Mais il trouva dans la maison de Van Swieten et du prince Charles Lichnowski les moyens les plus efficaces d'apprendre en peu de temps les ressources des divers instruments, les effets que le compositeur peut en tirer, et le mécanisme des instruments à vent. Ignace Schupanzigh, le célèbre violoniste, les violoncellistes Kraft, l'alto Franz Weisz, Joseph Friedloski, clarinettiste, Jean Wenzel Stich autrement appelé Giovanni Ponto, célèbre corniste, le flûtiste Charles Scholl, formaient un ensemble de talents exceptionnels qui était à la disposition du maître, jour et nuit en quelque sorte ; chacune de ses œuvres était immédiatement déchiffrée, étudiée avec zèle et conscience, et exécutée en présence d'un auditoire d'élite. Le chevalier de Seyfried ne trouve pas de termes pour exprimer la perfection avec laquelle les ouvrages de Beethoven étaient exécutés dans des circonstances si favorables. Précédé déjà d'une grande réputation, Beethoven visita Prague, Leipsick et Berlin pendant l'année 1795. Il fut accueilli partout avec enthousiasme, et son talent sur le piano, sa facilité à improviser sur un thème donné, excitèrent l'admiration.

Cherubini et Cramer l'entendirent alors jouer du piano et ont répété depuis que son exécution était puissante et chaleureuse.

En 1798, un des rédacteurs de la *Gazette musicale* de Leipsick juge ainsi le talent de Beethoven sur le piano :

« Le jeu de Beethoven est très-brillant, mais il manque quelquefois de délicatesse et de clarté. Ce jeune artiste se montre surtout avantageusement dans la fantaisie libre ; il y est vraiment extraordinaire ; il suit facilement et avec une grande solidité l'idée musicale, et personne ne sait mieux conduire un thème que lui. Depuis la mort de Mozart, que je regardais comme le *nec plus ultra*, aucun grand talent n'a fait plus d'impression sur moi que celui de Beethoven. » L'époque la plus heureuse de la vie de Beethoven est comprise entre les années 1793 et 1800. Il lutte d'improvisation avec le pianiste Woelfl et obtient le prix aux yeux de tous ceux qui préfèrent un génie étrange et puissant à un talent facile et clair. Il trouve

pour ses œuvres un auditoire sympathique et capable de les comprendre ; il jouit de la bienveillance qu'on lui témoigne, avec plus de laisser-aller et de franchise qu'il n'en montrera plus tard, lorsque son caractère, naturellement sombre et défiant, aura été aigri par la souffrance ; enfin la pension que lui fait l'électeur de Cologne suffit à ses modestes besoins, et il n'éprouve point encore ces embarras d'argent qui projeteront une ombre si pénible sur le reste de sa carrière.

En 1800, Beethoven trace un exposé de sa situation dans une lettre au docteur Wegeler. « Mes compositions, dit-il, me rapportent beaucoup, et je puis dire que j'ai plus de commandes qu'il ne m'est possible d'en réaliser ; aussi j'ai pour chaque chose six ou sept éditeurs, et même plus si cela me convient. On ne marchandé plus avec moi, je fais mon prix et l'on me paie. » C'est pendant cette période que Beethoven, de vingt-cinq à trente ans, écrit ses œuvres les plus franchement mélodiques, ses trios en *mi*, en *sol* majeur, et en *ut* mineur ; le premier concerto en *ut* majeur, les trois premiers quatuors, des airs variés et sonates pour piano, la composition d'*Adélaïde*, la sonate pathétique ; tout est clair, lumineux, facile à comprendre. Il y a dans plusieurs de ces ouvrages les traces d'une sensibilité qui ne se retrouve pas si évidente ailleurs.

L'examen des œuvres du grand musicien amène naturellement une classification, et depuis longtemps elle a été faite par les amateurs attentifs. La division de la carrière musicale de Beethoven en trois périodes ou manières est si motivée qu'elle a été adoptée par son principal biographe, Schindler, honnête Allemand, d'une assez faible portée d'esprit, mais bon musicien, puisqu'il fut l'élève et l'ami du maître. En traduisant son livre, M. Albert Sowinski a rendu un grand service aux amis de la vérité historique ; car, si l'on excepte le travail de M. Fétis, les biographies de l'immortel symphoniste n'ont offert jusqu'ici qu'une suite d'anecdotes, aussi romanesques qu'apocryphes, d'où a surgi un Beethoven légendaire ; il est bien plus utile d'étudier à la fois un grand esprit sous ses divers aspects, ses développements et les causes de ses défaillances. Il résulte donc de mon examen que la première manière de Beethoven s'arrête vers 1800 ; que la deuxième embrasse l'intervalle compris de 1801 à 1814, époque de la création de ses grandes symphonies ; et enfin que la dernière manière, commençant en 1815, finit à la mort du compositeur en 1827.

Avec le dix-neuvième siècle s'ouvre pour Beethoven une période de douleurs et de chagrins dont son âme sera empoisonnée jusqu'au dernier jour. La conquête de l'Allemagne rhénane par les armées de la République française, la chute et la mort de l'archiduc Maximilien-François produisent un funeste contre-coup sur l'existence du jeune compositeur. Par là ses projets d'avenir et d'établissement à Cologne sont modifiés. Il prend le parti de fixer sa résidence à Vienne. Ses deux frères Charles et

Jean y habitaient ; l'un était commis à la banque nationale, l'autre pharmacien, c'est-à-dire peu artistes tous deux. On en a tracé comme à plaisir un portrait odieux. J'ai bien remarqué quelques traces de mésintelligence entre ces frères ; cependant je crois qu'on en a exagéré la portée. Schindler lui-même qui les connaissait n'a pu citer de leur part aucun fait bien criminel. Pouvait-on exiger d'eux autre chose que de s'employer selon leur caractère à défendre les intérêts matériels que le musicien de génie entendait assez mal. Les lettres qu'ils écrivent aux éditeurs des œuvres de leur frère sont des lettres d'affaires dans lesquelles je n'ai trouvé rien qui fût répréhensible. La dignité de Beethoven y est partout sauvegardée. On voit qu'ils se font les interprètes de ses légitimes exigences. Si quelque fait grave pouvait être imputé à leur charge, Schindler n'aurait pas manqué de le signaler.

Ce fut à cette époque que Beethoven ressentit les atteintes d'une surdité qui prit presque aussitôt un caractère alarmant. Un artiste, qui semblait né tout exprès pour faire entendre sa musique au monde enthousiasmé, perdre le sens de l'ouïe ! l'enchanteur merveilleux de la société la plus polie de l'Europe, devenir sourd ! C'était bien, on en conviendra, la plus accablante fatalité qui pût tomber sur un homme comme Beethoven, à qui il restait tant d'idées à exprimer, tant de conceptions à faire éclore, qui sentait bouillonner dans son cerveau comme une mer harmonieuse. Est-il nécessaire de rechercher une autre explication de son caractère et de son genre de vie que cette épreuve, la plus cruelle qu'un musicien puisse subir ?

Les personnes souffrant d'une infirmité deviennent timides, et la défiance accompagne presque toujours la timidité. On explique dès lors cette humeur soupçonneuse, cette fierté malade, cette misanthropie rebelle aux efforts de l'amitié, cette inclination chaque jour plus prononcée pour la solitude, enfin ces projets de suicide et ce lamentable testament écrit en 1802, où le désespoir parle un si navrant langage :

Le voici tel que M. Albert Sowinski l'a traduit, d'après la pièce originale citée par Schindler (1).

A mon frère Charles.

O hommes qui me croyez haineux, intraitable ou misanthrope, et qui me représentez comme tel, vous ne me rendez pas justice ! Vous ne connaissez pas les raisons secrètes qui font que je vous parais ainsi. De cœur et d'esprit j'étais porté, dès mon enfance, aux sentiments bienveillants ; j'éprouvais même le besoin de faire quelques belles actions. Mais, songez que depuis six ans, je suis dans un triste état de santé, aggravé encore par d'ignorants médecins ; que, bercé d'année en année par l'espoir d'une amélioration, j'en suis réduit à la perspective d'un mal double, dont la guérison sera longue et peut-être impossible. Né avec un tempérament vif et ardent, susceptible de sentir les

1. *Vie de Beethoven*, p. 60, 61, 62.

agrément de la société, j'ai été obligé de m'en séparer de bonne heure et de vivre dans la solitude; et, quand je voulais me mettre au-dessus de cela et oublier mon infirmité, j'en étais repoussé avec un redoublement de tristesse par suite de ma difficulté d'entendre. Il m'était impossible pourtant de dire aux hommes : Parlez plus haut, criez, car je suis sourd ! Ah ! comment était-il possible d'avouer la faiblesse d'un sens, qui aurait dû être plus parfait chez moi que chez les autres, d'un sens que j'ai possédé autrefois dans l'état de perfection, et d'une perfection telle que peu d'hommes de mon art la possédaient; non, je ne le puis pas. Ne m'en veuillez donc pas quand vous me voyez dans la retraite, quand je voudrais vivre avec vous; mon malheur me fait doublement souffrir, car je vois que l'on me méconnaît. Pour moi, point de délassement dans la société, point de conversation intime, point d'épanchements mutuels. Vivant toujours seul, sans autres ressources que celles que commande une impérieuse nécessité, je ne puis me faire admettre dans la société, et je vis comme un banni. Toutes les fois que je m'approche du monde, une affreuse inquiétude s'empare de moi; je crains à tout instant le danger de faire remarquer mon état. — C'est ainsi que j'ai passé à la campagne la moitié de cette année; engagé par mes savants médecins à soigner mon ouïe, j'ai mené un genre de vie contraire à mes goûts naturels. Pourtant, quand, en dépit des motifs qui m'éloignaient de la société, je m'y laissais entraîner, à quel chagrin je m'exposais lorsque quelqu'un, se trouvant auprès de moi, entendait de loin une flûte et que je n'entendais rien; ou qu'il entendait chanter un pâtre et que je n'entendais encore rien ! J'en ressentais un désespoir si violent, que peu s'en fallait que je ne misse fin à ma vie. L'art seul m'a retenu; il me semblait impossible de quitter le monde avant d'avoir produit tout ce que je sentais devoir produire. C'est ainsi que je continuais cette pauvre vie, véritablement misérable : un rien me suffit pour me faire passer de l'état le meilleur à l'état le plus pénible. Patience, c'est le nom du guide que je dois choisir ! Je l'ai déjà, et ma résolution est de persévérer jusqu'à ce qu'il plaise aux inexorables Parques de couper la trame de ma vie. Peut-être cela ira-t-il mieux, peut-être non. Je suis décidé à me faire philosophe à trente-deux ans, chose qui n'est pas facile, et qui est plus difficile pour moi que pour tout autre. — O Divinité, tu vois dans mon cœur, tu le connais, et tu sais que l'amour du prochain et le penchant au bien y tiennent une grande place.

O hommes qui lirez ceci un jour, songez combien vous avez été injustes envers moi dans mon malheur; que les malheureux se consolent en voyant en moi un de leurs semblables, qui, bravant les obstacles, fit tout ce que sa position lui permettait de faire pour être digne d'être compté au nombre des hommes de bien et des artistes de mérite.

Et vous, mon frère Charles, aussitôt que je serai mort, priez le professeur Schmidt, en mon nom, de décrire ma maladie et d'ajouter cette description à cet écrit, afin qu'après ma mort, autant que possible, le monde soit réconcilié avec moi. En même temps, je vous déclare tous deux héritiers de ma petite fortune (si on peut l'appeler ainsi). Partagez-la loyalement, soyez d'accord et aidez-vous mutuellement. Tout ce que vous avez fait contre moi, vous a été depuis longtemps pardonné, vous le savez. Je remercie mon frère Charles particulièrement pour l'attachement qu'il m'a témoigné dans ces derniers temps. Je souhaite que votre vie soit meilleure et plus libre de soucis que la mienne. Recommandez la vertu à vos enfants; elle seule peut vous rendre heureux, et non pas l'argent. Je vous parle d'expérience : c'est la vertu qui soutient dans le malheur, et si je n'ai point fini ma vie par un suicide, je le

dois à vous ainsi qu'à mon art. Vivez heureux et aimez-vous. Je remercie tous mes bons amis, principalement le prince Lichnowski et le professeur Schmidt. Je désire que les instruments du prince soient conservés chez un de vous; mais qu'il n'y ait point de discussion à ce sujet entre vous deux. Si cependant vous aviez besoin d'argent pour quelque chose de plus utile, je vous permets de vendre ces violons et je serai heureux de vous être utile de mon tombeau. C'est avec joie que je vais au-devant de la mort. Si elle vient avant que j'aie l'occasion de développer mes capacités musicales, j'attribuerai cela à la dureté de mon sort; mais ce serait trop tôt, et je désire qu'elle vienne plus tard : dans tous les cas, je serai content, car elle me délivrera d'un état pénible; j'irai avec courage au-devant d'elle. Adieu, ne m'oubliez pas dans la mort, je le mérite, car je vous ai toujours voulu du bien durant ma vie, et toutes mes pensées étaient pour votre bonheur. Soyez heureux.

Heiligenstadt, ce 6 octobre 1802.

Louis van Beethoven.

m. p.
(L. S.)

A l'extérieur on lisait :

« Heiligenstadt, le 10 octobre 1802

« Ainsi je te dis un triste adieu. — Car la chère espérance qui me soutenait jusqu'ici m'abandonne complètement; elle est desséchée comme les feuilles d'automne qui tombent et se flétrissent. Je m'en vais de ce monde dans le même état que j'y suis venu; seulement, le courage qui animait mes beaux jours a disparu. O Providence! faites luire pour moi au moins un seul jour de joie pure; depuis longtemps la véritable joie m'est inconnue. Quand donc, ô Divinité! pourrai-je la ressentir dans le temple de la nature? Jamais? — Oh! non, ce serait trop dur!

A mes frères, Charles et... A lire après ma mort et à exécuter.

L'humeur sombre et l'âpreté du caractère de Beethoven ont fait croire qu'il n'avait jamais cédé à de tendres sentiments; plusieurs publicistes lui ont ainsi fait occuper parmi les musiciens une place à part, l'entourant d'une auréole de pureté parfaite dont l'éclat rend autour de lui les ombres plus épaisses.

Il faut bien renoncer à cette illusion quand on lit les biographies faites par des panégyristes déclarés, ou par les gens les mieux informés. L'un, le chevalier de Seyfried, s'exprime ainsi dans les *Études sur Beethoven*, publiées en 1832 : « Beethoven n'a jamais été marié, et jamais on ne lui connut aucun attachement sérieux. Ferdinand Ries, son élève, dit : Beethoven voyait volontiers les femmes, principalement celles qui étaient jeunes et douées d'un joli visage;... il était très-souvent amoureux, mais jamais longtemps. » Le docteur Wegeler, Breuning et Romberg déclarent que Beethoven avait toujours quelque amour en tête et qu'il était très-souvent épris au plus haut degré. Il nomme une demoiselle d'Honrath, de Cologne, qui fut sa première passion, plus tard une demoiselle de W.